

ai tout révélé, tout jusqu'à la présence de Raphaël et de ses complices peut-être ? . . .

Emile ne perdit pas le temps à répondre ni à rassurer son héroïque compagne. Le moment était venu d'accomplir sa vengeance qu'il méditait depuis quelques minutes, et tout le confirmait dans son hardi projet. Il prit la main douce, mignonne et blanche, qui reposait sur son bras, et la gardant dans la sienne, il ralentit le pas, s'arrêta presque, et regardant la jeune Espagnole :

—Antonia, dit-il, croyez-vous que Raphaël soit un homme d'honneur et de courage, croyez-vous qu'on puisse l'excuser d'avoir caché à l'homme qu'il appelait son ami que vous étiez sa fiancée, lorsqu'il en était temps, lorsque cet aveu naturel et salutaire pouvait prévenir toute offense envers lui, et par conséquent lui ôter tout prétexte à la vengeance ? Croyez-vous enfin aimer Raphaël ?

Déjà, car elle était femme, elle avait compris tout ce que présageait ce changement de conversation ; déjà elle écoutait avec beaucoup d'émotion. Elle répondit, confuse et interdite, en baisant la tête :

—Je demande à Dieu, tous les jours, la force de l'aimer.

—Antonia, poursuivit Emile, hier, quand vous étiez à genoux dans cette église, n'aimiez-vous pas l'harmonie qui accompagnait votre prière ? Ne vous a-t-elle rien dit au cœur d'étrange et d'heureux ? N'avez-vous pas deviné qu'elle vous présageait quelque chose, et que l'inspiration cachée sous ces accords venait de vous et retournait à vous ? Ne vous a-t-il pas semblé que la voix de l'instrument était la vôtre, comme elle devenait celle du cœur que vous faisiez battre alors et dont la pensée toute entière planait sur votre tête ? N'avez-vous rien partagé ni rien compris ? Le souvenir de ces fleurs, de cette église, de cette musique, ne vous est-il pas cher comme à moi ?

—Elle osa cette fois relever jusqu'à lui son regard plein d'expression profonde et dit faiblement :

—Je pensais à celui que je venais de sauver, et il me semblait que toutes les phrases de l'orgue s'accordait avec ma pensée, et j'ai béni Dieu quand je les ai entendues se terminer par un chant de triomphe.

—Et après cela, quand vous m'avez donné cette mantille et ces fleurs à la face de Raphaël, n'éprouviez-vous pas un sentiment de défi et de fierté, un sentiment de comparaison en vous disant : " En voilà un à qui je ne donne que cela, et qui le gardera jusqu'à la mort, et qui ne le profanera de sa vie ! "

—Cette fois Antonia redressa vivement la tête, et son regard brillant alla de lui-même chercher celui du jeune homme, tandis que sa main pressait hardiment ce bras sur lequel elle tremblait

tout à l'heure, tandis que toute la foi de son âme et toute la surprise de sa pensée mise à nu passaient dans ce regard et dans ce geste, comme pour dire à celui qui parlait : " Ami, tu m'as bien jugée ! "

—Antonia, dit-il encore, demain nous partons pour la France. . . . Là le soleil est doux, les jours sont purs et tranquilles ; là, il y a de l'honneur vrai, de l'amour sans crime, de la gloire, de la richesse, des amis, de la gaieté, de la mélancolie aussi, des fêtes l'hiver, et des solitudes l'été, des mœurs indulgentes, et de limpides horizons qui reposent l'âme et les yeux. . . . Nous partons pour la France, Antonia, nous allons revoir nos parents, nos amis, nos villes, notre cour impériale, où se courbent tous les souverains, nos fraîches campagnes, aux quelles sourit le ciel. . . . Nous laissons ici la trahison avec ses lâchetés et sa rage honteuse. . . . Nous partons joyeux, nous sommes sauvés. . . . Et vous, Antonia, vous resterez dans cette Espagne dont vous répudiez les sympathies, dont les mœurs vous font rougir, dont les fiancés ont les droits et les joies du bourreau. . . . Vous resterez seule au milieu des poignards levés sur nous et qui vont retomber sur vous. . . . sur vous, jeune, belle, faite pour une vie d'amour et de paix. . . . Vous resterez pour épouser le patriote, le sublime Raphaël. . . . Car il faut mourir ou épouser Raphaël. . . . Antonia ! . . .

Emile suspendit ses phrases poignantes et attendit. Emue, palpitante, prête à céder, il semblait que la vie allait succomber en elle au violent, au subit et horrible combat qui se livrait dans son âme. Tous deux étaient encore revenus au pied du grand Christ qui se dressait au milieu de l'avenue. Emile saisit le moment :

—En France ! en France, Antonia ! . . . pour être ma femme bien-aimée, ma femme souveraine et honorée, pour être à moi toute la vie !

Mais elle, la vue de la croix lui rappela tout à coup, sinon le sentiment d'un devoir, du moins le mérite du martyr, et elle dit d'une voix mourante, mais résolue, en fléchissant sur ses genoux :

—Jamais ! . . . jamais ! . . .

Le bouillant capitaine, poussé au plus haut degré d'une sincère et ardente passion, vit qu'il fallait frapper un coup décisif. . . . Le moine, sans doute, dévorait des yeux leurs moindres mouvements, de l'asile sombre où il se tenait. . . . Emile n'attendit pas qu'Antonia fût tombée à genoux ; il entoura de son bras gauche la taille fine et souple de la jeune fille épuisée, et la serra contre sa poitrine avec une force terrible :

—Antonia, tu es perdue ! . . . Raphaël t'a vue dans mes bras ! . . .

Alors la tête sans force de l'Espagnole vaincue se renversa en arrière, et son visage pâle se tourna vers le ciel. . . . Emile se pencha sur son front